

LE CANARD

MONTREAL, 24 AOUT 1878.

UNE LETTRE DE M. DUFRESNE

M. Dufresne qui est sur le point de laisser Bytown nous écrit la lettre suivante qu'il date des townships de l'Est où il est allé passer quelques jours.

Mon cher CANARD,

Les affaires vont si mal en Canada que je pars dans quelques semaines pour les vieux pays. Mac et Johnny sont en train d'embrouiller les choses au point qu'il n'y a plus à s'y comprendre.

Je n'ai aucun chagrin de quitter le Canada. Je pars plus pauvre que jamais. Les fricots que j'ai donnés aux gens de Bytown m'ont coûté de l'argent joliment. Qu'importe en partant j'ai la satisfaction de savoir que je serai remplacé par un autre Canadien nommé Delorme qui est marié avec la fille d'un prince. Il paraît qu'il a le gousset bien garni et il assistera à autant de fêtes que moi.

Je dois faire un long voyage. On me donne un chantier dans un pays appelé la Syrie. Il paraît que c'est dans le Levant où il se fabrique beaucoup d'échelles. J'espère que l'ouvrage me paiera beaucoup plus par là bas que par ici. On annonce les batailles de coq pour le 17 septembre. Les meilleures oiseaux de Mac et de Johnny vont se prendre. Les amis de Mac me disent que leurs coqs rouges ont tous de grands éperons d'acier et qu'ils sont sûrs de battre les coqs bleus de Johnny. La partie sera bien chaude et je ne parierai ni pour un côté ni pour l'autre. On me dit que Delorme ne restera pas longtemps à Bytown à cause des Orangistes qui y font trop de tapage. Il a l'intention de prendre une pension à Québec où les gens sont beaucoup plus tranquilles lorsqu'il n'y a pas de grève. S'il a de l'esprit pour deux sous il ne se mêlera pas des affaires des Irlandais. Sa belle-mère n'aime pas les Orangistes et elle lui a bien recommandé de ne pas leur donner trop de privilèges.

En passant à Québec l'autre jour on m'a appris que le chien de Joly n'était pas encore mort. La pauvre bête a été bien malade le printemps dernier. J'ai de la peine à croire qu'elle vive pendant tout l'hiver prochain.

Je voyage dans un pays diablement ennuyeux. On ne m'y reprendra plus à me promener dans les townships de l'Est. J'ai passé dans un comté où l'on a adopté la loi Dunkin. C'est un règlement qui oblige tous les ivrognes à importer eux-mêmes leur whiskey en esprit et au gallon et de le boire à la maison. Il est strictement défendu d'y ouvrir des auberges. C'est ce qui explique pourquoi il y a plus de pochards dans ce district que dans les comtés voisins. On boit en famille et l'ivrognerie s'y transmet de père en fils. Je ne suis pas entré dans une maison privée sans y trouver une provision de boisson forte pour six



MACKENZIE devant u point d'interrogation.

mois. Quelle drôle de loi que celle de Dunkin !

Le courrier part, je ferme ma lettre, ta disant au revoir.

Ton ami,

DUFRESNE.

Waterloo, 19 août 1878.



Jardin Viger, 18 août.

Mon cher CANARD,

Mieux vaut tard que jamais. Depuis une semaine je suis installée avec trois de mes compagnes dans le bassin du Jardin Viger. Mes nouvelles amies sont jeunes, folâtres et aimables sur toute leur personne. Elles sont les délices de tous les habitués du jardin par la gentillesse de leurs mouvements et de leurs plongeon. Elles s'accordent fort bien ensemble, excepté au moment des repas où les coups de berts sont inévitables. Ce bel accord entre canes trouve sa raison d'être dans le fait que la Corporation n'a pas placé de jarre dans le bassin. Les bobonnes et les marmottes des quartiers St Jacques et St Louis sont ravis en extase lorsqu'ils contemplent nos ébats sous les fraîches gouttelettes de la fontaine. Les deux outardes sont moins gaies. Elles sont déjà sur le retour. Elles comptent dix ou douze hivers. Elles sont devenues obèses, podagres, cacochymes et impotentes. L'eau pour elles n'a plus d'attraits. Lorsqu'arrive l'heure de la pâtée, c'est avec une répugnance visible qu'elles se mettent dans leur élément pour se rendre au pater de la maisonnette où leurs repas sont servis. Elles ont toujours le regard à moitié éteint, languoureux et rêveur. Lorsque le soleil est à son zénith, elles se décident à recevoir une douche pendant quelques heures sous la pluie de la fontaine pour ne pas se laisser rôtir sur le petit quai de pierre où elles passent une grande partie de la

journée. Elles ne cherchent pas notre société et plongées dans une noire mélancolie elles semblent attendre la mort qui les arrachera à cette vie d'ennui et de misères. Je suis certaine que l'an prochain les deux vieilles outardes auront passé de vie à trépas. Ces pauvres oiseaux savent qu'ils sont maintenant à charge à la Corporation.

Je n'ai pas remarqué beaucoup de changements dans le Jardin, sauf un vieux canon de Sébastopol que nos édiles ont fait monter sur un affût bleu porté par des roulettes rouges. On m'apprend que cette pièce d'artillerie ne troublera jamais les échos du quartier et ne fera manquer nos couvées. Je te serre la patte.

Je suis etc.,

LA CANE DU JARDIN VIGER.

ENTRE VOISINES.

La semaine dernière un de nos reporters nous a fourni le compte-rendu de la scène suivante, dont il a été témoin dans le haut de la rue Wolfe.

Les personnages sont mesdames Latendresse et Ladouceur.

La première dit à sa petite fille :

— Rose, va chez madame Ladouceur et emprunte lui son fer à repasser, dépêche-toi.

La petite fille obéit et revint sans l'objet demandé.

— Tiens, tu ne l'as pas eu ?

— Elle me dit, murmura l'enfant, qu'elle y verrait lorsque vous lui aurez rendu sa planche à laver.

— Elle a dit ça, l'ingrate. Je vais y voir moi aussi.

Aussitôt madame Latendresse se coiffa un des vieux chapeaux de son mari et, relevant sa robe des deux mains, elle traversa la rue en six enjambées. A chaque pas son visage s'empourpra par degré jusqu'à ce qu'il prit une teinte soleil levant.

Elle entra comme un tourbillon dans la cuisine de madame Ladouceur et se campa devant sa voisine, les deux poings sur ses hanches, tout comme la mère Angot.

— Cré visage que vous êtes ! Comment pouvez-vous avoir l'effronté-

rie de m'envoyer dire des bêtises par ma propre petite fille ? Vous renvoyer votre vieille planche à laver ! Vous avez oublié les patates et la fleur que vous ne m'avez jamais payées.

— Je n'ai rien oublié, mame Latendresse. Vous n'avez pas besoin de prendre de si grands airs en parlant de ma planche à laver. Elle n'était pas vieille. Elle était toute neuve lorsque je vous l'ai prêtée ; elle doit avoir beaucoup vieilli depuis. Vous feriez bien mieux, sergent que vous êtes, de me rendre le quarteron de thé, la tasse de cassonnade et la brassée de bois que je vous ai prêtées lorsque votre sœur de mari vous faisait geler et crever de faim.

— Cré femme crapaude, peut-on mentir comme ça. Vous pouvez bien parler de votre mari. Qu'est-ce qu'est le vôtre ? Un loafer, un courroux, un vieil hypocrite, un ivrogne qui peut avaler une tonne de whiskey sans que ça lui paraisse sur le nez. Tout le monde sait que vous êtes une salope.

— Une salope vous-même, qui est-ce qui a une cuisine plus sale que la vôtre ? J'aimerais bien à le savoir ! On est votre frère le gambler ? Chez Payette, je suppose.

— Où est votre sœur qui a été deux fois à la cour de police ?

— Ah ! cré vieille peau que vous êtes, pouvez-vous parler comme cela ? Quand on habite une maison de verre on ne jette pas de pierres aux autres. Votre fille est la plus grande "bommeuse" du faubourg. Elle veut faire sa demoiselle avec des plumes de coq à son chapeau, une robe de soie sale sur des jupons pourris. Elle essaie d'enmieller le garçon de M. Ladébauche ; mais sa mère est trop fine pour le laisser marier avec votre fille. Son biscuit est fait dans ce coin-là.

— Vous en connaissez bien gros sur mes affaires, cré femme v'nimeuse. Vous en savez bien long sur ce qui se passe chez vos voisines. Vous engueulez tout le monde du quartier. Il est temps que chaque femme respectable cesse de vous fréquenter. Quant à votre vieille planche à laver, pour laquelle je ne donnerais pas deux cents, je vais vous l'envoyer de suite ; j'aurai bien soin de ne pas y laisser de savon comme j'avais coutume.

Madame Latendresse enfonça son chapeau sur sa tête et était rendue au milieu de la rue, lorsqu'elle reçut le dernier trait de sa voisine :

— Sauve-toi, cré tison d'enfer. Tout le monde sait ce qu'est une femme qui retousse en plein jour sa robe jusqu'aux genoux ! !

LA MOLSONINE.

ELIXIR VEGETAL CANADIEN.

C'est un composé extrait de patates et d'avoine. C'est le remède de la nature. La Molsonine est parfaitement inoffensive et ne cause aucun mauvais effet sur le système. C'est un remède nourrissant et fortifiant. Elle agit directement sur le sang. Elle calme le système nerveux ; elle procure un bon sommeil ; c'est une grande panacée pour les vieillards ; elle leur donne la force, calme leurs nerfs et leur